

**Notes de l'école de communauté avec Julián Carrón
en visioconférence depuis Milan, 16 juin 2021**

Textes de référence : J. Carrón, Y a-t-il un espoir ? La fascination de la découverte, chapitre 3 « L'imprévisible sursaut » (en cours de publication), disponible sur le site de CL.

- *Aconteceu*
- *Liberazione n. 2*

Gloire au Père

Bonsoir à tous ! Nous commençons le travail sur le nouveau chapitre de *Y a-t-il un espoir ?* qui s'ouvre avec ces mots qui me semblent pertinents par rapport à ce qui arrive : « Le présent, avec ses à-coups, a dévoilé des aspects de l'existence que nous tenions pour acquis ». «Telle est la prérogative des faits : ils crèvent les bulles de notre vanité, ils disloquent les plus belles théories, ils anéantissent nos convictions les plus inébranlables». Pour beaucoup, cette exigence d'un sens ultime face à la vie et à la mort, [...] est tout à coup devenue urgente [...]. Il n'est pas nouveau de dire que beaucoup d'évidences se sont effondrées et qu'elles ne font plus partie de notre bagage culturel de départ. [...]. Mais paradoxalement, cela permet sans doute de voir plus facilement voler en éclats certaines de nos présomptions monolithiques, et de voir se former une fissure dans le rempart de nos certitudes. C'est ce que chante Leonard Cohen : «Il y a une fêlure en chaque chose / C'est ainsi qu'entre la lumière» ». Comment l'expérience de la pandémie a-t-elle facilité l'ouverture d'une fissure dans notre travail ?

Bonsoir. L'année écoulée a été très difficile, autant à l'hôpital où je travaille que dans la famille. J'ai surtout été provoquée par la quantité de mort, de solitude, de douleur et de pleurs que j'ai vue. J'ai vraiment appris ce que signifie la réalité en tant que « fait » : le bien comme le mal, les choses positives et les choses négatives sont l'occasion qu'Il utilise pour m'appeler. Et ceci a été révolutionnaire pour moi. Par ailleurs, le Seigneur m'a très souvent tirée par les cheveux. Mon mari qui m'accueillait après une journée difficile, une conversation avec ma sœur, l'école de communauté, les Exercices de la Fraternité qui sont devenus une renaissance. Mais j'ai surtout une question. Je me rends compte que ces choses, je les ai apprises, cependant je me comporte le plus souvent comme le reste du monde. Face à des circonstances nouvelles qui ne me plaisent pas et dont je voudrais qu'elles soient différentes et qui ne le sont pas, je cherche à réduire mon désir ou à l'évacuer, à ne pas désirer l'avoir, et même à douter que la réalité puisse y répondre. C'est-à-dire que je mets totalement en doute la bonté du désir en disant : « Ce n'est pas vrai ! ». Objectivement, lorsque je m'arrête et que je fais un travail, je reconnais que les choses ne sont pas ainsi et je peux récupérer, mais c'est un travail très dur. En effet, la grande question que je me pose est comment repartir chaque fois de zéro, comment ceci peut-il devenir quotidien car une grande douleur me provoque vraiment. En le racontant à une amie, elle me disait qu'elle était surprise car ma douleur n'est pas tant liée aux circonstances mais au fait de vivre ces circonstances comme tous les autres les vivent. Ma grande question est : comment est-il possible de repartir toujours de zéro ? Comment cette reconnaissance de la réalité peut-elle devenir quotidienne ?

Ta question me semble très intéressante car elle nous met tous face à la question de savoir si ce qui reste de ce que nous vivons nous permet d'affronter le quotidien de façon différente. Don Giussani nous disait que les circonstances existent pour notre maturation (« Dieu ne permet

jamais qu'il arrive quelque chose si ce n'est pour notre maturité, pour notre maturation », *Traces*, n. 85/mars 2008, p. 1). C'est ce que tu mets en discussion : est-ce totalement vrai que les circonstances existent pour notre maturation ? Tout ce que nous vivons est-il en mesure d'engendrer en nous quelque chose de stable au point de pouvoir affronter les circonstances avec quelque chose de nouveau dedans ? Ta question est un défi face à la proposition que nous fait don Giussani, justement parce que je ne peux pas te convaincre qu'une chose est vraie « parce que don Giussani le dit » (même lui ne le prétendait pas). Giussani me fait une proposition et je dois découvrir à travers mon expérience si cela arrive, et si cela est en mesure d'engendrer quelque chose de nouveau en moi afin d'affronter les nouveaux défis que la vie ne m'épargnera jamais.

Nous sommes face à une question décisive. Et c'est étonnant de voir que ce n'est pas seulement la nôtre, c'est un problème pour quiconque a vécu ta circonstance, ou une autre semblable, par conséquent notre dialogue est un dialogue à trois cent soixante degrés avec chacun. Cela me semble fondamental de le reconnaître : notre dialogue – le dialogue que chacun a avec lui-même sur la façon dont il vit tout et sur ce qui est généré en vivant les circonstances – est un dialogue avec le monde. Au fond, nous sommes en train de montrer au monde si la foi que nous vivons est capable d'engendrer quelque chose de significatif pour tous, pour les questions que nous avons tous. À ce propos, j'ai été frappé par un article qui a paru dans un journal espagnol, *El País*, dans lequel la journaliste Rosa Montero raconte le contrecoup qu'elle a eu en voyant la première fin de semaine de réouverture après le confinement : « Vu que j'habite dans un quartier central de Madrid, j'ai pu assister, depuis ma maison, aux réjouissances lors de la sortie de l'état d'urgence, au grondement de la vague de la foule qui s'est déversée dans les rues et son insatiable faim de bonheur. Un tel désir de brûler la nuit, de posséder la vie. C'était un peu effrayant de voir combien nous avons de nouveau oublié le virus, mais le sujet de cet article n'est pas cette inattention irresponsable. Car d'un autre côté, l'explosion de joie me semblait très compréhensible. Je me demande cependant combien sont allés se coucher heureux ce matin-là à l'aube ». Nous avons tous dû vérifier comment nous sommes allés nous coucher après avoir attendu pendant des mois le début des réjouissances lors des réouvertures. C'est pour cela que ta question est la même que celle de cette journaliste : « “Nous recherchons le bonheur mais sans savoir où” [...] La pandémie aurait dû nous enseigner quelque chose de la vérité vibrante et unique du présent, de cet instant précis où nous vivons mais je crains que nous n'apprenions rien ». Elle raconte avoir vu des personnes à qui l'on avait diagnostiqué un cancer « et qui, dans la clairvoyance écrasante de la frayeur, nous assure que la maladie leur a ouvert les yeux et que, s'ils la dépassent, ils ne perdront jamais plus leur temps à se préoccuper d'idioties », c'est-à-dire qu'ils ont appris quelque chose qui restera en eux comme une ressource pour affronter le quotidien. Mais elle ajoute : « Amis qui guérissent ensuite (heureusement) et retombent quelques années plus tard dans le même scandale mental, dans la même confusion sur ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent ». Ils regardent la réalité comme auparavant, « en renvoyant inconsciemment le bonheur en un temps toujours lointain, un peu plus éloigné », c'est-à-dire en déplaçant l'accomplissement vers la vérification de nouveaux événements « dans un futur que tu n'atteindras jamais ». La journaliste écrit en effet : « La mauvaise nouvelle est que l'on n'y arrive jamais. Seul existe aujourd'hui, l'ici et maintenant » (R. Montero, « Hoy, aquí, ahora », *El País*, 23 maggio 2021 [« Aujourd'hui, ici, maintenant »] in [clonline.org](https://www.clonline.org)). L'article se termine ainsi. C'est une expérience que nous faisons tous après le confinement, avec le retour à la « normalité ». Tu demandes s'il reste quelque chose afin qu'une nouvelle manière de vivre devienne quotidienne. Cela peut arriver dans une situation normale, comme celle des réjouissances des gens à Madrid décrite par Rosa Montero, ou dans une

circonstance dramatique comme lorsqu'en Italie, justement le jour de la réouverture, nous avons été confrontés au contrecoup, beaucoup moins plaisant, provoqué par la nouvelle terrible du téléphérique du Mottarone (*la chute d'une cabine qui a fait 14 morts, ndt*).

Salut, bonsoir à tous. Combien de fois ai-je entendu la phrase de Montale « un imprévu est le seul espoir » et combien de fois elle s'est envolée considérée comme déjà acquise. Et pourtant, cette fois, j'ai essayé de le comparer avec les circonstances que je vis, en voulant voir en action si cette phrase avait une portée dans la vie concrète. Regarder l'imprévu comme une possibilité qui a vraiment une incidence sur ma vie, sur mon regard sur les choses, est certainement la position qui correspond le plus à la raison. Ce que j'ai vu se produire en moi a été le passage de cette constatation désarmante à une implication affective. Une observation logique et désarmante ne suffit pas pour accepter qu'une autre mesure puisse être la clé de voûte pour regarder les choses. Quel besoin, reconnu pour soi, il faut pour demeurer face aux circonstances sans avoir peur de sa propre humanité mendicante et désireuse de reconnaître Quelqu'un à travers quelqu'un ! Ça été une découverte. Et puis, il y a eu le désastre du téléphérique du Mottarone. J'ai eu l'impression de chanceler, de revenir en arrière, comme si cette découverte avait été effacée. Je pense à l'imprévu comme à quelque chose de positif qui arrive. Même ce qui est arrivé a été un imprévu : mais comme une tragédie, pas comme espoir. Je te demande alors : comment mettre ensemble la tragédie du téléphérique et ce que dit Montale que « un imprévu est le seul espoir » ? Je comprends qu'ici il faut faire un autre passage, un travail que je dois faire pour ne pas réduire de nouveau la question. Peux-tu m'aider à le faire ?

La question ne surgit pas seulement face au choc du téléphérique. Elle surgit aussi, comme nous l'avons vu, face aux réjouissances après le confinement, face à toutes les circonstances quotidiennes. Et c'est justement en regardant ce fait que nous pouvons comprendre quel imprévu doit se produire pour que nous puissions acquérir quelque chose qui demeure.

Je pars de la phrase de don Giussani que tu cites au paragraphe 2 du chapitre 3 sur l'imprévu qui arrive : « Jésus Christ [...] se cache, devient présent, sous la tente, sous l'aspect d'une humanité différente. C'est avec une humanité différente qu'a lieu la rencontre, l'impact ; c'est l'expérience d'une humanité différente qui nous surprend, parce qu'elle correspond aux exigences structurelles du cœur plus que n'importe quelle forme de notre pensée ou de notre imagination ». Cette phrase s'est enfoncée dans mon cœur comme un poignard, dans la mesure où je la reconnais comme dramatiquement vraie. Et pourtant, si je regarde autour de moi en essayant de retrouver cette humanité différente, je suis surpris et saisi par une ultime déception parce que cette diversité, je ne la vois pas, ou mieux, j'ai du mal à la voir aujourd'hui. Si je regarde les gens de ma communauté, les gestes que nous faisons, et même l'attention envers moi, il me semble presque que l'enthousiasme qui m'a saisi il y a quarante-huit ans et qui a changé ma vie, s'effiloche avec le temps, s'use sans que cette humanité différente émerge comme un fait aujourd'hui. Je suis au chômage depuis un an et demi et il est rare que quelqu'un me demande comment ça va, pourtant on se voit à la messe, on fait l'école de communauté, les groupes de Fraternité et tout le reste, mais cette humanité différente, c'est comme si je ne la retrouvais pas. Et puis, c'est vrai que quelque chose arrive, comme la mort d'un ami atteint de la maladie de Charcot et tu vois une humanité débordante qui parle de quelqu'un pris par un Amour infini qui le soutient jusqu'à mourir ainsi : en s'abandonnant à Lui. Mais c'est comme si, même des témoignages comme celui-ci ne me suffisaient pas, comme si c'étaient des faits et des personnes qui se produisent loin de moi. J'implore chaque jour que cette humanité

différente se répercute en moi comme la foudre ou comme un bruissement – c'est égal –, que ce soit quelque chose qui entre dans ma chair et dans mon sang et le contamine en bien. Comment est-il possible que mon désir demeure aussi stérile et que je ne vois pas autour de moi se produire cette humanité différente ? Même plus, je vois souvent une humanité qui est plus pauvre qu'avant, sans cet élan humain envers tout et envers chacun, sans cet élan qui m'a touché au début de mon expérience chrétienne. Merci pour ta paternité.

Merci car tu poses, devant nous tous, le défi : il ne suffit que l'on voit des choses incroyables, des témoignages spectaculaires, des faits et des personnes qui se produisent. « J'implore chaque jour que cette humanité différente [...] que ce soit quelque chose qui entre dans ma chair et dans mon sang ». Impressionnant ! Il ne nous suffit pas de le voir en quelqu'un, nous voulons que cette nouveauté nous pénètre jusqu'à la moelle. Mais « Comment est-il possible que [...] je ne vois pas se produire cette humanité différente ? ». Quand on voit s'estomper l'enthousiasme du début, même voir des faits exceptionnels ne suffit pas. Et alors ? Que reste-t-il de tout ce que Dieu nous donne comme témoignage de Son œuvre ? Est-il possible (comme se le demandait notre amie auparavant) qu'il reste quelque chose de significatif pour affronter le quotidien de tout ce qui nous arrive, ou devons-nous toujours recommencer depuis le début ?

Salut. De tous les faits incroyables et exceptionnels que nous avons vus, que reste-t-il ? Cette question, que tu as posée à la diaconie du CLU (CL étudiants, ndt) la semaine dernière, m'accompagne ces jours-ci, brûle en moi, car au cours de toutes ces années et aujourd'hui encore je vois et je touche des milliers de faits, des faits que je ne peux pas « combiner » avec mes concepts et qui touchent un point enflammé en moi, qui me font tressaillir. Je suis en lien avec des personnes dont je sais qu'elles en ont vu autant, sinon plus que moi (en raison aussi de leur longue appartenance au mouvement), pourtant tout ce qu'ils ont vu « ne leur suffit pas », « ils ne vivent plus l'attraction », « ils ne voient plus ». Et alors ? Que reste-t-il ? Je veux regarder en face cette question car je n'ai pas l'intention de vivre dans la crainte qu'à un moment donné il puisse m'arriver à moi aussi quelque chose devant lequel je ne saurais pas demeurer. Si je regarde le moment « d'obscurité » que j'ai vécu il y a des années, ce qui demeurerait malgré tout c'était l'évidence de ce qui m'était arrivé au début de la vocation, au point de me déplacer et de me faire désirer que tout de moi puisse adhérer à ce que j'avais rencontré. Je ne pouvais pas effacer cette évidence, même lorsque j'essayais parfois. Mais c'était une lutte inégale, je devais vraiment me mentir à moi-même pour le faire. Le reconnaître, ne pas me détacher de cette évidence, m'a permis de faire un chemin. Ceci je le vois aussi se produire chez certains amis qui sont dans l'épreuve. Tous les faits que je vois et que je vis « incrémentent » l'évidence du début. « Et ses disciples crurent en lui » (Jn 2,11). « Seigneur, moi aussi je ne comprends pas mais toi seul a les paroles qui expliquent la vie » (cf. Jn 6,68). C'est une expérience que je vis et qui ne naît pas comme résultat d'un effort mais du fait qu'Il a généré mon affection, il m'a lié à Lui à travers un lieu, à travers le charisme. Il m'a tellement touché que toi, justement pendant cette diaconie, en réagissant au récit de l'épisode d'une jeune fille qui avait vu dans les yeux de notre ami les mêmes yeux que ceux de son grand-père, tu as sursauté en disant : « Ce regard demeure... Les yeux ! ». C'est vrai, ces yeux demeurent, ils me regardent et façonnent mon propre regard ; parce que je le vois comme disait une amie : « Celui qui m'engendre me laisse aussi pauvre qu'avant mais il change mon regard ». Ceci m'ouvre à un usage différent de la raison.

Alors, demandons directement à notre ami de nous raconter ce que cette jeune fille a vu dans ses yeux.

Bonsoir. C'est une chose qui m'est arrivée à l'université. Une des filles avec lesquelles je travaille dans l'organe représentatif où j'ai été élu, m'a dit : « De toutes façons, j'avais perdu tout espoir dans l'humanité mais depuis que je t'ai rencontré, je ne peux plus dire que les êtres humains sont toutes des personnes mauvaises ». Et après avoir travaillé plusieurs jours ensemble, à un moment donné, elle me dit : « Quoi qu'il en soit, il y a quelque chose que je ne comprends vraiment pas. Je t'en prie, raconte-moi ton histoire ! ». Nous prenons alors un café, je lui raconte ce qui est arrivé dans ma vie et, dès le premier instant, elle dit que toutes ces choses lui semblent impossibles ou pas raisonnables. Elle a un rapport particulier avec la nature, alors je lui ai demandé : « Mais tu ne t'es jamais demandé d'où vient cet arbre ? Pourquoi cet arbre existe-t-il ? ». Et elle m'a répondu : « Il n'est pas possible de trouver une réponse à ces questions ». Le soir, elle m'écrit un message : « Je me suis couchée et j'ai réalisé que ces questions dont tu parlais, je les ai toujours eues. Tu me fais connaître tes amis ? ». Nous avons donc pris un apéro et au cours d'une discussion avec l'un de mes amis, elle nous a raconté son histoire et a dit à mon propos : « Cela m'a touchée car tu as les yeux de mon grand-père, la seule personne qui m'ait vraiment aimée dans ma vie. La seule chose que mon grand-père et lui ont en commun c'est que tous les deux croient ». Alors mon ami lui a dit : « Mais tu te rends compte que ton grand-père est encore vivant et qu'il vit dans les yeux de mon ami ? ». Et ceci a permis d'ajouter en elle cette pièce qui fait que le particulier ouvre à l'universel, comme si son histoire était entrée en lien avec la nôtre, même si elle ne croit pas. Et maintenant, dès qu'elle peut, elle vient déjeuner avec nous et continue à dire : « Je ne comprends pas, je ne comprends pas, mais je vois les yeux de mon grand-père. Et c'est la seule chose qui me permet d'être en paix, c'est la seule chose qui me permet de ne pas taire les questions, même si je ne les comprends pas et qu'il me semble qu'elles n'ont pas de sens ». Qu'est-ce que je reconnais dans cette histoire ? Que petit à petit, grandit en moi la conscience que mon « moi » est d'autant plus « moi » qu'il y a ce Quelqu'un qui l'aime, Quelqu'un qui me préfère. Cela crée une vraie amitié. Et c'est incroyable parce qu'elle me fait devenir toujours plus moi-même, au point que ma vie, qui était avant divisée en facteurs (université, étude, famille), s'unifie et les mondes se rencontrent. Pour moi, c'est vraiment une chose précieuse.

Reste-t-il quelque chose de ce qui nous arrive dans la vie ? Comment sais-tu que tu as rencontré quelque chose qui demeure ? À cause des yeux. Les yeux du grand-père dans tes yeux ! Si le regard de son grand-père n'était pas resté en elle, cette jeune fille n'aurait pas pu reconnaître dans tes yeux les yeux de son grand-père ! Très souvent, c'est comme si nous devions voir se produire des choses de ce genre pour répondre à nos questions. Il est intéressant de regarder au cœur de ce que tu as dit ; au début, quand tu lui as raconté ton histoire, elle a réagi en ne croyant pas ce que tu lui disais, cela lui semblait impossible et pas raisonnable. Elle n'y croyait vraiment pas ! Mais puisque ce qu'elle voyait en toi était irréductible, elle a dû admettre : « Quoi qu'il en soit, il y a quelque chose [le mythique "quelque chose" !] que je ne comprends vraiment pas ». Elle voit en toi les yeux de son grand-père, et pour cette raison, elle continue de te chercher. Par conséquent, il y a quelque chose qui reste, qui ne disparaît pas au bout de quelque temps. Et ce regard est tellement vrai, non pas parce que tu te convaincs tout seul de l'avoir, mais parce qu'un autre – cette fille – le saisit sans rien savoir de toi, le reconnaît en voyant ce que tes yeux et ceux de son grand-père ont en commun. C'est extraordinaire ! Et qu'ont-ils en commun ? Le fait que tous les deux vous croyez. Cette jeune fille pourra ne pas comprendre encore ce qu'est ce « quelque chose » et il faudra lui donner tout l'espace dont il a besoin, mais elle ne peut plus effacer ce qu'elle a vu. Elle ne peut plus effacer la question qu'elle évitait avant (« D'où vient cet arbre ? »), au point que lorsqu'elle va se coucher, elle est encore là, et

elle ne peut effacer le regard de son grand-père qu'elle a revu en toi. C'est comme si elle avait trouvé quelque chose qu'elle ne peut effacer, quelque chose d'irréductible face à ses propres interprétations. Et ce caractère exceptionnel – qui peut se manifester à travers cette modalité : les yeux d'une personne – que les disciples eux-mêmes ne savaient pas interpréter, mais qu'ils ne pouvaient effacer : même eux ne comprenaient pas, mais ils ne pouvaient éviter de reconnaître dans l'expérience qu'ils faisaient quelque chose d'unique. Donc, si nous sommes attentifs à ces épisodes, nous pouvons nous rendre compte combien le parcours de la foi est humain, et c'est cela qui fait que ton amie, rendue curieuse, se déplace par rapport à sa position initiale – « c'est impossible » -, exactement comme cela s'est produit pour les disciples qui ont suivi Jésus par curiosité, à cause du pressentiment de quelque chose que cet Homme portait dans son regard. C'est la même chose qui arrive aujourd'hui.

Un ami, qui ne peut pas participer à cause d'un engagement professionnel, écrit quelque chose de semblable : « Une partie du chapitre 3 m'a beaucoup interrogé quand on dit : “Jésus-Christ, cet homme d'il y a deux mille ans, se cache, devient présent, sous la tente, sous l'aspect d'une humanité différente. La rencontre, l'impact, est avec une humanité différente : c'est l'expérience d'une humanité différente qui nous surprend”. La même chose m'est arrivée. Je n'ai jamais dit au travail que j'étais du mouvement. Au bout d'un an et demi, la question est sortie et j'ai dit à tout le monde que j'étais du mouvement. Cela a suscité un étonnement général, sauf chez un collègue qui a dit : “Ben, je l'avais compris depuis quelque temps”. Quand je suis allé lui demander comment c'était possible, elle m'a dit : “Tu sais quoi ? Une personne qui travaillait dans cette entreprise était, elle aussi, de CL” que, moi, je ne connais pas, “et toi et lui, vous êtes tellement semblables ! Ce qui vous rassemble c'est la dignité que vous donnez aux personnes [c'est-à-dire le même regard que celui qui étonnait tous ceux qui étaient regardés par Jésus] quand vous parlez avec eux, indépendamment de qui vous avez devant vous” [ce n'est pas un problème de sympathie ou d'antipathie]. Ce qu'il a dit m'a étonné car je n'y ai jamais fait attention, j'ai même parfois honte d'être trop dur dans mes relations avec mes collègues. J'ai vu en cela le signe de cette humanité nouvelle dont nous nous faisons porteurs de façon inconsciente parce qu'est arrivé un fait si radical qu'il a complètement changé notre vie. C'est paradoxal que cela n'a jamais été un effort d'être sympa, mais, comme cela s'est produit pour Azurmendi, mon collègue avait saisi cette humanité qu'il y avait en commun entre moi et l'ancien collègue. Mais, ici, surgit en moi une question : comment est-il possible que tout le monde ne se rende pas compte de cette humanité nouvelle ? Parce que sur quinze personnes qui étaient présentes et qui avaient connu autant l'ex-collègue que moi, seulement un a reconnu que nous deux, nous avions quelque chose en commun qui nous lie, autrement il n'aurait pu s'expliquer notre différence ? ». Ceci appartient au mystère de la liberté de chacun, ce qui nous revient à nous est d'être témoins ; ce que l'autre fera de notre témoignage dépend d'une décision de sa liberté. Donc, en répondant à la question sur ce qui demeure, il est intéressant de saisir dans les autres ce qui demeure quand ils nous rencontrent, et en être plus conscients nous, à travers les autres.

Cette année une nouvelle collègue, très intelligente et professionnelle, s'est rapprochée peu à peu de moi jusqu'à ce qu'un jour, cet hiver, elle me demande de venir à la messe avec moi. En février, nous avons donc commencé à nous voir tous les dimanches pour aller à l'église et de temps en temps, nous faisons des balades où nous parlions de choses diverses. Dans cette amitié, j'ai commencé à réaliser graduellement que dans de nombreuses occasions, je suis sentencieuse : « Impossible ! » et je me ferme, mais elle me reprend délicatement. Dans Y a-t-il un espoir ? (chapitre 3, point 1), tu as écrit : « Cela nous semble impossible [...]. Mais si cela

se produisait ? Si nous le rencontrons ? S'il venait nous chercher ? ». Et une lettre, dit au point 3 : « Le Christ était en train de gagner en moi, dans toutes mes blessures et mes objections [...] avec Sa contemporanéité ». Et voilà, c'est pareil ! Petit à petit, il y a eu un crescendo jusqu'à ce qu'il y a deux semaines, le cœur de cette amitié s'explique ; en effet, elle m'a écrit un long message dont je lis un extrait : « Je te remercie parce qu'en plus d'être mon amie, tu es une memor (laïque consacrée de CL, ndt) et je crois l'avoir saisi avant le premier jour où tu m'en as parlé. Tu m'aides à me sentir de nouveau chrétienne par choix. J'ai toujours eu foi en Dieu, mais j'avais un peu perdu le chemin et tu m'as tellement aidée réellement à le retrouver. La découverte du mouvement, a été par la suite une surprise, il m'aide à regarder vraiment en moi. Je ne sais pas quel parcours je ferai, mais je suis certaine de devoir te remercier, toi, pour cela. Je le sais avec certitude depuis que tu m'as donné la feuille où était écrit "Le Verbe s'est fait chair et habite parmi nous". Depuis ce jour-là, j'ai compris que je veux être ton amie, que tu es importante et que je ne veux pas perdre ta présence. C'est un bien précieux et il ne faut pas le gaspiller ». Je suis protagoniste mais aussi spectatrice enchantée de tout cela. Car il est évident qu'elle trouve quelque chose d'entièrement nouveau en moi mais je trouve à mon tour quelque chose grâce à elle, parce que cela change ma conception de moi-même. Je donne un exemple à partir de ce que tu écris : « Comment savoir, en effet, si l'aspect particulier que je rencontre est l'événement du Christ aujourd'hui ? S'il montre, comme dans le témoignage que je viens de citer, sa « prétention universelle », sa capacité à illuminer toute circonstance ou situation, même la plus bouleversante : la mort ». Je ne suis pas face à la mort pour le moment, mais pendant des années et jusqu'il y a quelques mois, je disais : « Si les autres voyaient ce qui me passe par la tête, ils n'auraient pas confiance en moi. Donc, qui voit la vérité de ma personne ? Seulement moi qui me vois à l'intérieur ! ». C'était dévastant. Alors que maintenant, si je repense à cette conception que j'avais de moi, le problème ne m'effleure pas car ce n'est pas ça le point qui m'intéresse : la vérité c'est que je suis Sienna, du Seigneur. Et cela, mon amie le voit mais je le vois, moi aussi, car je reconnais qu'Il revient toujours me reprendre, même aujourd'hui à travers elle, et de cette façon qui est pour moi tellement nouvelle qu'il me semble ne l'avoir jamais vu ! Je suis donc très curieuse de voir où il me portera. Merci !

C'est la dynamique de la génération du moi qui se produit petit à petit selon un dessein qui n'est pas le nôtre. Et c'est tellement puissant que parfois, les autres le voient avant nous. Le Seigneur nous confronte avec des personnes qui le voient pour nous rendre conscients de ce qui se produit en nous. Comme le dit une autre contribution qui reprend un passage : « Deux mille ans après, nous sommes dans la même situation, il existe quelque chose qui est dans notre expérience mais qui ne vient pas d'elle ». Les disciples voyaient cet homme et ne pouvaient pas ne pas reconnaître qu'il existait quelque chose en lui qui les renvoyait au-delà. Ce quelque chose qui renvoie « au-delà », ta nouvelle amie l'a trouvé en toi.

Petit à petit, si nous nous donnons le temps nécessaire, si nous nous laissons générer par ce qu'Il fait en nous, nous pouvons comprendre de l'intérieur de notre expérience les mots de saint Paul (semblables aux tiens) : « [Je vis, mais ce n'est] plus moi, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal 2,20). Je pense à la jeune fille, que je cite dans le livre, qui peut le vérifier jusque face à la mort du fiancé de sa sœur en voyant comment le Christ est vainqueur avec Sa contemporanéité à cause du contrecoup qu'elle perçoit dans la façon de demeurer face à cette situation qui la défie. Nous le voyons, mais souvent l'histoire que nous portons ne nous paraît pas suffisante pour affronter un nouveau défi.

La phrase « un imprévu est le seul espoir » que j'ai répété dans le passé avec beaucoup de plaisir, cette fois m'a laissée interdite. L'année vécue dans ma ville qui fait partie des villes

avec le grand nombre de contagions en nombre d'habitants en Italie (et avec tellement de morts) ; une situation de famille très difficile et douloureuse qui dure depuis des années ; l'année scolaire qui a éprouvé mes élèves et moi avec eux, tous ces faits m'ont fait peur par rapport à ce qui peut encore se passer. Jusqu'à cette nouvelle à propos des dispositions du Dicastère pour les Laïcs, la Famille et la Vie par rapport aux organes de gouvernance des mouvements qui m'a profondément perturbée. Mon attitude est celle décrite au paragraphe du second chapitre sur l'affection : la tentation d'essayer de me dérober, de m'épargner les imprévus par peur. « Laisser ouverte la possibilité qu'il se produise quelque chose qui dépasse notre capacité de prévision » me fait peur, pourtant je comprends que « ce n'est pas renoncer à la raison mais vivre jusqu'au bout la raison ». Comme tu le dis dans l'introduction, « nous avons déjà suffisamment d'histoire derrière nous pour savoir que toute tentative de notre part sera trop faible. La fin est annoncée, la mort l'emporte toujours », et pourtant j'ai devant moi des témoins (je pense à ta réponse rapide et immédiate au cardinal Farrell) pour qui tout est nouveau du fait de la nouveauté que la rencontre représente en eux. C'est face à cet imprévu que je découvre la question de Nicodème comme étant familière et brûlante : « Un vieil homme peut-il naître à nouveau ? ». J'ai suffisamment d'histoire derrière moi pour savoir que chaque tentative est insuffisante et j'ai suffisamment d'histoire derrière moi pour savoir que l'espoir existe, mais je me demande : comment puis-je naître à nouveau ? Comment puis-je ne pas regarder en arrière, me libérer du passé et tout regarder comme nouveau ?

Comme vous voyez, même dans ce cas la question revient à nouveau : reste-t-il quelque chose du passé qui permette de tout affronter ? Reste-t-il quelque chose de nouveau au point de surprendre qu'un imprévu est vraiment l'unique espoir ?

Depuis vendredi, le débat sur le décret du Dicastère s'est ouvert en diverses occasions. Je l'ai lu et je me suis dit : « Aucun don de grâce ne vous manque » (1Cor 1,7). Je n'ai pas peur. Le chemin que tu m'as fait faire ces dernières années me rend certaine. Dieu est fidèle et l'histoire est la Sienne. Je suis curieuse de voir ce qui arrivera. Ne pense pas que je ne comprends pas la portée de l'événement pour le mouvement, mais je n'ai pas le souffle coupé. Je prie, je regarde et je me tais. Si, cependant, cette position te semblait ingénue, peu profonde, dis-le-moi car beaucoup pensent ainsi et je voudrais comprendre si je perds quelque chose.

Beaucoup de personnes m'ont écrit en me demandant de l'aide pour rester face aux recommandations du décret qui émane du Dicastère pour les Laïcs, la Famille et la Vie, sans censurer leur propre expérience car, comme vous le voyez, c'est de nouveau une circonstance que nous devons affronter.

La première réaction que vous avez envers moi, comme l'a noté notre amie qui vient d'intervenir, c'est la disponibilité absolue envers l'obéissance – la vertu chrétienne que don Giussani nous a toujours injecté dans le sang, en nous le témoignant constamment – par rapport à la demande de changement dans la gouvernance des associations. Je l'ai affirmé dans la lettre que j'ai envoyée au cardinal Farrell le jour suivant, et que vous pouvez tous trouver sur le site de CL : « en lien avec la lettre par laquelle vous avez voulu m'informer au préalable du texte du Décret général concernant l'exercice du gouvernement à l'intérieur des associations internationales de fidèles, je désire assurer que la Diaconie Centrale de la Fraternité de Communion et Libération se conformera aux mesures demandées, selon les modalités et les temps prévus par le Décret lui-même ». Nous pouvons regarder cette circonstance investis, de nouveau, par l'expérience que nous avons vécue et que nous vivons. C'est aussi une occasion offerte à chacun pour répondre à la question concernant ce qui demeure afin de le vérifier dans l'expérience. Dans le rapport entre nous, nous ne sommes pas définis par des rôles mais par la

diversité que nous portons. Par conséquent, les rôles peuvent changer, comme il est juste de le faire, et nous pouvons continuer de nous témoigner les uns aux autres la nouveauté qui nous a pris. C'est la question cruciale. Ce qui fait émerger en même temps la signification d'une circonstance comme celle-ci.

Qu'est-ce qui en jeu pour nous dans cette circonstance ? Comme toujours, notre maturation (comme nous l'avons vu dans les interventions de ce soir, l'une après l'autre), c'est-à-dire la vérification de la foi. Chacun de nous a réagi d'une façon ou d'une autre face au décret (comme il a réagi face à l'accident du téléphérique, face au retour à la « normalité », devant les choses qui se passent moins bien) et il a pu surprendre ce que don Giussani appelle au chapitre dix du Sens religieux « la réaction de l'homme devant à la réalité » (Cerf, Paris 2003, p. 149), c'est-à-dire ce qui a généré en nous le chemin que nous avons fait. Car c'est dans la réaction que surgit tout ce que chacun est, vit, la conscience de soi, le chemin qu'il a accompli, tout ce qu'il a gagné ou qui lui reste à gagner. Dans la réaction, dans la façon dont on a réagi, nous trouvons les indications sur les pas que nous avons accomplis dans la personnalisation de la foi et sur les pas qui restent à accomplir, donc sur ce qu'il y a à faire du point de vue éducatif.

Ce qui est en jeu ici, aujourd'hui plus que jamais –comme nous l'a toujours dit don Giussani – c'est la génération de notre personne à travers tous les défis que nous devons affronter. Ce que nous désirons tous, c'est que l'humanité différente qui naît de la foi devienne la nôtre, pénètre notre chair, comme le disait l'une des interventions au début. La personne doit être aidée à grandir dans la conscience de soi, la personne ne grandit pas à travers ses pensées ou des réflexions abstraites, mais à travers ce qui arrive. Pourquoi don Giussani s'intéresse-t-il autant à la croissance de cette conscience de soi ? Parce que « la force d'un sujet est dans l'intensité de son autoconscience » (*Il senso di Dio e l'uomo moderno [Le sens de Dieu et l'homme moderne]*, Bur, Milan 2010, p. 132). Voici la vraie force de notre personne : son autoconscience.

Face à tout ce que nous avons écouté ce soir, face à n'importe quel défi, rappelons-nous toujours que notre bataille (comme nous l'avons dit aux Exercices) est contre le néant. Ne confondons pas ! Même dans ce cas, la question à laquelle nous devons répondre est : qu'est-ce qui nous permet de vivre dans n'importe quelle circonstance ? Tout le reste vient après. C'est la foi qui nous intéresse comme réponse pertinente aux exigences de la vie.

J'ai été très frappé par ce que don Giussani disait aux universitaires en 1990 : « Ce qui compte c'est le sujet, mais le sujet [...] est la conscience raisonnable d'un événement [quand il pénètre en nous, nous le voyons grâce au contrecoup selon lequel nous vivons toutes les choses], l'avènement du Christ, qui est devenu histoire pour toi à travers une rencontre et tu l'as reconnu. Nous devons collaborer, nous aider à faire surgir des sujets nouveaux, c'est-à-dire des gens conscients d'un événement qui devient histoire pour eux, autrement nous pouvons créer des réseaux organisationnels mais nous ne construisons rien, nous ne donnons rien de nouveau au monde [et même pas nous-mêmes]. Pour cette raison [attention !], ce qui mesure le développement du mouvement, c'est l'éducation de la personne à la foi : reconnaissance d'un événement qui est devenu histoire. Le Christ est devenu histoire pour toi car il t'a touché à travers ce que nous appelons "rencontre", d'une certaine façon, il est entré en toi, il est devenu "dedans-eux" (*jeu de mots avec interesse (intérêt) et inter-esse ndt*), il est dans ton être » (*Un evento reale nella vita dell'uomo. 1990-1991 [Un événement réel dans la vie de l'homme. 1990-1991]*, Bur, Milano 2013, p. 39). Si nous nous donnons le temps, la rencontre pénétrera toujours plus en nous et nous rendra reconnaissants envers l'événement qui nous est arrivé, en nous consentant d'être face à n'importe quelle circonstance, y compris toutes celles que nous avons soulignées ce soir. Tous les témoignages nous l'ont confirmé en illustrant que ce n'est pas un

rêve mais une expérience réelle. Nous pouvons ainsi devenir réellement curieux de voir comment de nouvelles circonstances pourront nous montrer encore plus la contemporanéité du Christ en nous faisant toucher du doigt Sa différence unique grâce à la capacité qu'il a de générer notre moi.

J'espère donc que personne ne voudra perdre l'occasion de faire cette vérification. Aidons-nous à maintenir vivante la conscience de ce qui se joue pour chacun de nous dans les prochains mois car l'impact du confinement n'est pas terminé et chacun doit continuer à vérifier ce qu'il a appris. La vérification de la foi n'est pas terminée, de la même façon que tous les défis ne sont pas finis. Tout est occasion pour vérifier, et face à toute chose, nous avons la possibilité de voir s'il existe quelque chose qui demeure (comme nous l'avons vu ce soir) et génère des sujets en mesure de rester face à n'importe quelle circonstance.

Le travail d'école de communauté continuera pendant l'été sur le texte des Exercices de la Fraternité *Y-a-t-il un espoir ? La fascination de la découverte* (en cours de publication). Jusqu'à fin juillet, nous continuons le travail sur le troisième et le quatrième chapitre, avec les questions et réponses de l'assemblée qui s'y rapportent. Au mois d'août et de septembre, nous travaillerons sur le cinquième et le sixième chapitre avec la partie de l'assemblée correspondante.

Décret du Dicastère pour les Laïcs, la Famille et la Vie. Vous avez tous pu prendre connaissance du Décret du 11 juin dernier (disponible sur le site clonline.org) émanant du Dicastère pour les Laïcs, la Famille et la Vie qui intéresse la Fraternité comme beaucoup d'autres associations et mouvements dans l'Église. Notre intention est de répondre sans délai aux changements demandés, dans les temps et selon les modalités, indiqués par le Décret. Comme je viens juste de le dire, nous sommes face à ce nouveau défi qui nous permettra de vérifier la croissance de notre propre conscience.

Centenaire de la naissance de don Giussani. Je vous rappelle que le site contributicentenario.comunioneliberazione.org est actif. Il est possible d'y déposer, jusqu'au 15 septembre, sa propre contribution en vue de la célébration du Centenaire de la naissance de don Giussani. Je demande à chacun de prendre sérieusement en considération cette possibilité et de ne pas attendre les derniers jours, de façon à favoriser le travail du secrétariat. Pour tous les détails, vous pouvez consulter le site.

Meeting de Rimini. Je rappelle que la 42^{ème} édition du Meeting qui a pour titre « Le courage de dire je » se tiendra du 20 au 25 août au parc des expositions de Rimini. Tenant compte des règles en vigueur et des conditions de chacun, je vous invite tous à considérer la possibilité de visiter le Meeting, au moins un jour. C'est la façon la plus simple de contribuer à construire ce lieu de rencontre unique qu'est le Meeting. Les modalités pour participer en présentiel seront indiquées sur le site meetingrimini.org. Je signale aussi que nous avons encore besoin d'adultes pour le travail des volontaires, en particulier pour le service médical. Les inscriptions sont donc prolongées jusqu'au 30 juin pour le travail des volontaires – uniquement pour les adultes –. Pour toutes informations, vous pouvez visiter le site du Meeting.

Journée de début d'année. Elle se tiendra dans l'après-midi du samedi 25 septembre. Nous vous communiquerons début septembre les modalités de participation au geste.

Instruments de communication. Enfin, je vous invite à prendre au sérieux nos instruments de communication, également pendant la période estivale : la revue *Tracce*, le site de CL, les réseaux sociaux. Ce n'est pas la propagande qui nous intéresse mais vérifier, avant tout, ce qui nous touche afin que nous ayons le désir de le communiquer à tout le monde. Pensez à ce que nous avons entendu ce soir ! C'est la contribution la plus concrète que nous pouvons nous donner à nous, à nos amis et à toutes les personnes que nous rencontrerons cet été.

Veni Sancte Spiritus

Bon été à tous !

Nous nous voyons à la Journée de début d'année !

Merci ! Au revoir.